

RTP 112 p

Hommage de l'auteur

E. Jeanselme

De l'introduction

des

Notions biologiques

dans le domaine

de l'Erudition et de l'Histoire

PAR

E. JEANSELME

*de l'Académie de Médecine
5 Quai Malherbe*

Extrait de *La Presse Médicale* (N° 42, du 10 Février 1934).

MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120, PARIS (VI^e)

Bibliothèque Maison de l'Orient



129961

**De l'introduction
des notions biologiques
dans le domaine de l'érudition
et de l'histoire.**

Telle est l'énoncé de la question que j'ai proposé de choisir pour faire l'objet d'un rapport au Congrès international d'Histoire de la Médecine (Madrid, Septembre 1935).

Quelques développements ne seront pas inutiles pour faire comprendre l'ampleur et la portée de ce vaste sujet. Dès 1921, en ouvrant la session du Congrès de Paris, je faisais déjà ressortir la nécessité de fournir, à ceux qui commentent les documents anciens, des notions sommaires, mais exactes, de biologie.

A l'appui de ma thèse, je citais la mésaventure d'un célèbre métrologue qui s'était proposé d'étudier la Ration alimentaire du cavalier et du cheval de guerre romain. Il avait lu dans *Polybe* que le cavalier romain recevait une ration quotidienne qu'on peut évaluer à 2 kilogr. 500 de froment et 7 kilogr. 500 d'orge. Orge et froment, notre métrologue faisait tout ingérer à la monture. A ce régime, la pauvre bête

n'aurait pas tardé à succomber, car cette énorme quantité de céréales dégage près de 27.000 calories utilisables et représente la ration normale de 3 hommes et de 2 chevaux. Si ce métrologue avait eu quelque teinture de biologie, non seulement il n'aurait pas commis cette lourde erreur, mais en outre il aurait pu élucider un fait contesté de l'histoire militaire des Anciens, à savoir que le cavalier romain disposait d'un cheval de guerre, d'un mulet de bât et de deux serviteurs. Mais l'étude de la ration alimentaire peut rendre à l'érudit bien d'autres services. Connaissant la ration allouée au citoyen dans la Rome impériale et à Byzance, il m'a été possible de calculer le nombre minimum des hommes libres qui peuplaient ces deux capitales, à une époque déterminée, d'après le volume des convois frumentaires qu'elles prélevaient sur les provinces d'Afrique, d'Égypte et d'Asie. J'ai pu de même évaluer la réduction extrême de la ration alimentaire, que les anachorètes des déserts de Syrie et d'Égypte parvenaient à s'imposer par esprit de mortification.

Dans un tout autre ordre d'idées, la biologie peut projeter une vive lumière sur des faits historiques qui demeurent obscurs si l'on ignore l'existence de certains troubles mentaux. Quand j'entrepris d'écrire la vie de l'empereur Héraclius, caractérisée par des phases de suractivité coupées par des périodes d'inertie totale de la volonté, je pris conseil de M. Laignel-Lavastine, maître en psychiatrie. Sur les brèves indications que je lui fournis, il porta le diagnostic probable de cyclothymie ou folie circulaire, et, peu

à peu, je pus retrouver dans l'existence de ce héros tous les signes de cette psychose.

Voici encore deux exemples typiques — tirés d'une vue d'ensemble encore inédite sur l'eunuchisme dans l'Antiquité, — qui prouvent la difficulté, voire l'impossibilité d'expliquer la morphologie et l'état psychique des eunuques si l'on ignore le rôle de la sécrétion interne du testicule.

Le premier exemple est relatif à la représentation des eunuques dans l'art assyrien. Quand on parcourt la galerie assyrienne du Louvre, ce qui attire tout d'abord l'attention, c'est le contraste frappant qui existe entre les différents personnages, les uns barbus, les autres imberbes, au sexe malaisément discernable. Dans ces derniers, L. Heuzey, E. Pottier, Perrot et Chipiez reconnaissent des eunuques, tout en apportant quelques restrictions à cette interprétation. Mais un caractère important, dont le rôle semble leur avoir échappé, est l'*excès de taille des hommes imberbes sur celle des hommes barbus de même race*. On sait, en effet, que la castration pratiquée en bas âge retarde l'échéance de la soudure des cartilages de conjugaison diaphyso-épiphysaires des tibias, jusque vers la trentième année et que la stature des eunuques est supérieure à celle des sujets normaux de 8 cm. environ. Or, en général, dans les bas-reliefs assyriens, les hommes imberbes sont manifestement plus grands que les hommes barbus. La conclusion que je tire de cette inégalité de taille pourrait, il est vrai, être contestée. Dans tout art primitif, en effet, le personnage qui a la préséance dans une scène

l'emporte par la taille. Mais cette loi est assez rarement applicable et force est de reconnaître que, le plus souvent, l'excès de taille des sujets imberbes est bien réel et non supposé.

La difficulté est donc d'arbitrer au mieux, dans chaque cas, le conflit qui met aux prises deux faits de nature essentiellement différente : l'un conventionnel qui subordonne la taille des personnages à leur rang social; l'autre physiologique qui régit la croissance exagérée des sujets ayant subi la castration.

Suivant les cas, c'est donc l'une ou l'autre de ces deux lois qui doit être invoquée; il n'est même pas rare qu'elles combinent ou contraignent leurs effets.

Le second exemple concerne une véritable énigme historique : On sait que l'eunuque Narsès était un diplomate averti et un grand capitaine. Or Narsès n'offrait pas les tares physiques et morales qu'on relève habituellement sur les sujets qui ont subi la castration dans le jeune âge.

Il était petit alors que les eunuques, comme je viens de le dire, ont généralement une taille supérieure à la moyenne des individus qui appartiennent à leur race. Quant aux facultés intellectuelles et morales de Narsès, elles méritent une étude plus approfondie. Originaire de Persarménie; capturé par les Byzantins au cours d'une expédition militaire suivant les uns, transfuge suivant les autres, il entra au service de Justinien dont il sut acquérir la sympathie par son zèle et son intelligence. En plusieurs circonstances, et notamment lors de la révolte

de Nikè, il rendit au basileus les services les plus importants.

Comme la guerre, conduite avec mollesse par Bélisaire, traînait en longueur, Justinien au grand étonnement de la cour et de la ville résolut de mettre Narsès à la tête de l'armée d'Italie. Les hostilités, dit Procope, duraient depuis dix-huit ans; or, en moins d'une année, Narsès réduisit les barbares à l'impuissance.

Aussi grand dans la paix que dans la guerre, il s'efforça pendant les treize années où il remplit les fonctions de duc d'Italie de réorganiser le territoire romain démembré par les barbares, et il ne se montra pas inférieur à sa tâche.

Agathias a tracé de ce personnage un portrait bref, mais substantiel, qui mérite d'être reproduit : « Narsès, dit-il, était avisé, énergique au plus haut degré et fort habile à s'adapter à toutes les circonstances. Peu cultivé, il ne se piquait pas d'éloquence, mais il était capable d'exposer par la parole les projets qu'il avait conçus... il possédait un caractère viril et il était capable de réaliser les plus grandes actions... » Procope, historien contemporain du célèbre eunuque, n'est pas moins élogieux à son égard.

Tout différent, on le sait, est le comportement habituel et le genre de vie des castrats. Quelle est la raison d'être de cette anomalie ?

Trois hypothèses peuvent être mises en avant pour expliquer cette dérogation à la règle.

Tout d'abord la castration de Narsès est-elle prouvée? On ne peut en douter : quand l'impératrice Sophie, son implacable ennemie, lui adresse en Italie une quenouille et un fuseau, en l'invitant à venir filer à Constantinople parmi les femmes du Palais Sacré, il réagit sous l'insulte, mais il ne lui vient pas à l'esprit de contester qu'il est ennuqué, ce qu'il n'aurait pas manqué de proclamer si le fait n'avait pas été exact.

En second lieu, on peut supposer que la castration avait été imparfaite. On sait en effet que le procédé par broiement des testicules est souvent imparfait, et que la méthode sanglante lui est très supérieure.

La troisième hypothèse est la plus vraisemblable. *La castration de Narsès aurait été effectuée à l'âge adulte.* Or, on sait que l'ablation des testicules sur un sujet pubère n'est point suivie de tares psychiques appréciables, ou tout au moins accusées. Ce qui me confirme dans cette vue et m'incite à adopter cette troisième hypothèse, c'est qu'un auteur byzantin dit clairement que Narsès ne fut admis, comme domestique, au service de Justinien, qu'*après avoir été mutilé*. Si, comme on le pense, Narsès était né vers l'an 472, il était âgé de 55 ans lorsqu'en 527 il entra au Palais Sacré

Trop souvent l'érudit, privé de connaissances biologiques suffisantes, court le risque de tomber dans l'un de ces deux extrêmes : prudent, il ne formule aucune explication étiologique, il se borne à énoncer les caractères objectifs sans plus et sa description est d'une maigreur sque-

lettique; téméraire, il peut attribuer une valeur étiologique à un facteur inopérant et aboutir à des conclusions erronées.

Ceci étant, ne serait-il pas opportun de munir, au cours de leurs études, ceux qui se destinent aux recherches historiques, de notions élémentaires sur l'anatomie, la physiologie et les principaux chapitres de la pathologie? par exemple, sur les épidémies et épizooties; — sur le mode de transmission de certaines infections par l'eau ou par l'intermédiaire d'insectes piqueurs; — sur les poisons et les intoxications d'origine alimentaire, telles que l'ergotisme, enfin sur les famines qui ont joué un si grand rôle dans la pathologie du moyen âge.

Cet enseignement élémentaire pourrait être dispensé, soit par la parole et consister en des cours ou des conversations familières, soit par écrit au moyen d'un *vade mecum* auquel l'érudit embarrassé pourrait recourir.

Mais il ne peut être question d'exiger de savants qui commentent des textes ou des documents iconographiques du temps passé, de posséder des connaissances biologiques approfondies. Si le cas est difficile, il faut qu'ils sachent à qui ils peuvent s'adresser pour le résoudre. Une Société d'érudits et de médecins se réunissant à jour fixe serait, je crois, destinée à périliter promptement, car les travailleurs s'abstiendraient de s'y rendre et le vide des séances serait comblé par des discours de tournure académique et sans portée pratique. Pour faire œuvre utile, il suffirait de dresser une liste de biologistes qualifiés, auxquels les érudits aux

prises avec une difficulté pourraient avoir recours en cas de besoin.

A vrai dire, l'entr'aide devrait être, non pas unilatérale, mais réciproque, car la collaboration utile pour l'érudit ne l'est pas moins pour le biologiste.

E. JEANSELME.

